

---

■

## *Présentation*

---

Qu'on le veuille ou non, la culture canadienne-française est une culture minoritaire. Le Québec est seul en Amérique du Nord et l'a toujours été. Les Canadiens étaient minoritaires devant les autres colonisateurs originaires d'Europe et les premiers habitants. Être minoritaire veut dire se sentir profondément lésé par les simples règles de la démocratie et du modèle sociologique imposé. Être sans cesse contesté. Avoir recours à sa plume. Chanter, pleurer, gueuler. Essayer de se faire entendre sur la place publique par des moyens autres que la simple main levée ou un trop solitaire bulletin de vote posé dans une boîte de scrutin. Être seul veut dire être foncièrement incompris, condamné aux yeux de la norme continentale à se comporter d'une façon irrationnelle, à nager à contre-courant, à se remémorer sans cesse des blessures d'une époque révolue. Et ce, sur un continent où la mémoire collective majoritaire s'est effacée d'un seul trait pour ne penser qu'à l'avenir... un avenir où tous seront confondus au sein d'un seul et même destin. À force de constamment vivre un tel drame, le minoritaire finit souvent par croire au discours des autres et à choisir l'enfermement comme seule issue possible. Construire des barricades. Vivre dans des tranchées. Souffrir de l'incompréhension – volontaire ou involontaire – du peuple majoritaire et de l'image qu'il projette dans le monde. Incompréhension qui devient vite érigée en vérité transcendante. Faire de la solitude une manière de vivre, telle devient alors la stratégie de résistance et de survie. Et pourtant, même la voie de la fermeture est truffée de pièges et d'ambiguïtés et n'invite pas nécessairement au bonheur américain tant convoité.

Bien sûr, les Québécois ne vivent pas dans une réserve ou en dehors des institutions politiques contemporaines<sup>1</sup>. Ils ne sont ni un peuple autochtone ni des gitans qui parcourent des routes du monde sans véritables assises territoriales. Le statut juridique et politique du Québec est celui d'une quasi-nation, avec des droits et une emprise certaine sur le territoire, mais en même temps avec des limites claires à son autorité et avec des frontières éminemment perméables. Cette perméabilité s'explique en partie par le chevauchement de juridictions entre un État fédéral canadien et une province québécoise dans un contexte où la structure institutionnelle du Québec est à la fois incomplète et déterminée par l'État central. Elle est également attribuable au fait que les Québécois partagent des traits culturels prépondérants, telle la religion catholique ou bien sa transformation actuelle en diverses sectes religieuses – et sa panoplie d'institutions voire sa contre-culture – avec les peuples majoritaires. Finalement, dans un contexte où le Québec affiche et affirme sa singularité – soit d'être le seul état (province) non anglophone sur tout le continent –, sa population d'expression française pratique une double stratégie de survie. À titre individuel, les gens bougent et beaucoup, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur des limites géographiques de la province, dans le but évident d'améliorer les conditions matérielles de leur existence et également, dans bien des cas, de fuir l'enfermement stratégique pesant. Ils cherchent à profiter pleinement des occasions offertes par un continent « sans frontières ». Toutefois, cette mobilité se pratique aux risques de perdre « et sa langue et sa culture », autrement dit de se fondre au sein de l'Amérique anglo-saxonisante. Un tel risque est d'autant plus grand qu'il est quasiment impossible de distinguer les Québécois de la population anglophone majoritaire, tant sur le plan vestimentaire que sur celui de l'apparence physique<sup>2</sup>. Seules la langue et la mémoire qu'elle véhicule tranchent. Les gens sont invisibles et ils

---

1. Bien que tout le débat autour de l'éventuelle partition du Québec vise essentiellement à fixer le projet national à l'intérieur d'une réserve et à « palestinianiser », pour reprendre les mots de Diane Francis, rédactrice en chef du *Financial Post* de Toronto.

2. En ce sens, ils se distinguent des dites « minorités visibles » de l'Amérique du Nord, telles les Noirs et les Chicanos.

bougent à leurs risques. Si l'individu bouge, au risque de miner la force de l'État, la collectivité revendique cependant des pouvoirs accrus pour ce même État. Dans sa manifestation extrême, elle prône la naissance d'un État de langue française totalement indépendant.

Il s'agit bien sûr d'une réalité que nous connaissons tous, une réalité et un enjeu qui ont marqué, depuis la Conquête, l'histoire du fait canadien et canadien-français en Amérique. Ce que nous réalisons moins, toutefois, est le fait que les deux stratégies sont, dans leurs tendances divergentes, à l'origine de ce qu'on pourrait appeler un trait de culture très profondément ancré : le sentiment d'être SEUL en Amérique.

C'est ce sentiment d'être seul, minoritaire et incompris, voire invisible, qui encourage la fermeture. Un sentiment qui est nourri d'ailleurs par le discours majoritaire et qui débouche de façon souvent imperceptible sur une mauvaise lecture de sa propre histoire. Ainsi, le Québec est-il amené à porter l'accusation d'être opposé aux grands courants de l'Histoire et aux forces à la fois raisonnées et « naturelles » qui animent le monde moderne... et, en conséquence, d'être affublé de l'étiquette terriblement dénonciatrice de xénophobe. Mais un tel sort est, peut être, le drame de tout peuple minoritaire. Et pourtant, les Québécois et leurs « ancêtres » directs, les Canadiens français, ont toujours vécu en interactions constantes avec les autres peuples qui habitent ce continent, qu'ils soient majoritaires ou minoritaires, blancs, bruns, jaunes ou noirs, citadins ou villageois, sédentaires ou nomades, fermiers, travailleurs industriels ou « gars de chantier ».

C'est pour corriger cette lecture et éviter les pièges du nombrilisme tant intellectuel que culturel, d'une part, et tenter de comprendre, d'autre part, le pourquoi du discours de l'isolement culturel que la CEFAN a proposé, dès la fin de 1995, d'aborder le grand thème de la rencontre des cultures. Il s'agissait d'un changement d'optique radical. En choisissant d'aborder la civilisation canadienne-française non dans sa singularité, mais à travers ses interactions avec les peuples qui l'entourent, interactions surgies aussi bien du passé que redéfinissant le présent. Fouiller la nature et l'ampleur des interrelations, des alliances, des confrontations et des oppositions.

Si le motif était d'abord intellectuel, le contexte incitait aussi à ce changement d'optique. Depuis le Référendum de 1995, les relations entre les Canadiens anglais et les Québécois se sont corsées. Dorénavant, c'est la raideur et l'agression verbale qui sont de règle, Ottawa parle de plans A et B, des anglophones et des autochtones, du démantèlement du territoire québécois. La mode est au *Québec bashing*. Tandis que le Québec panse ses blessures, le peuple assimile de plus en plus ce que les autres disent à son égard.

Alors, pourquoi choisir les Canadiens français plutôt que les Québécois comme référence pour se pencher sur le dialogue des cultures, d'autant plus que le premier terme n'est plus de mise au Québec ? La réponse est évidente. Il fallait saisir les rapports dans leur totalité, tant historiques que géographiques, en abordant dans un seul registre les enjeux collectifs québécois et les grands flux migratoires canadiens-français, tout en gardant clairement à l'esprit la vision fondatrice d'une nation canadienne et d'une utopie nationale à construire sur le continent nord-américain. Restait à déterminer les partenaires du dialogue. Si le point de départ est celui du minoritaire, de l'assiégé, on doit obligatoirement se pencher sur les relations avec la majorité, donc avec l'Amérique anglo-saxonne. Toutefois, ce terrain est déjà assez labouré et la grille majorité-minorité est par trop contraignante et surexploitée. C'est pourquoi nous avons choisi en premier lieu d'aborder les relations avec les autres peuples minoritaires habitant ce continent et donc, *a priori*, avec des gens qui affrontent les mêmes défis, partagent les mêmes angoisses et doivent déterminer des stratégies de survie et d'épanouissement. Des gens qui naviguent constamment entre alliance, indifférence volontaire et opposition dans leurs rapports aux autres.

Compte tenu d'un tel cadre de référence, les principaux partenaires dans ce dialogue se présentaient tout naturellement : les autochtones, les Irlandais, les Acadiens et les Haïtiens. Ce sont tous des acteurs majeurs, historiques ou contemporains, au sein de l'espace culturel canadien-français. Et pour nous assurer qu'il y avait un véritable dialogue, nous avons choisi, pour les fins du séminaire, deux interlocuteurs pour chaque « rencontre » interculturelle, chacun associé idéalement soit à une culture spécifique, soit à un milieu d'origine ou à une perspective disciplinaire distincte. Ainsi, Denys

Delâge, sociologue québécois, s'est penché sur les relations avec les autochtones et les Métis en compagnie de Diane Paulette Payment, historienne franco-manitobaine. Cécyle Trépanier, géographe québécoise, et J. Yvon Thériault, sociologue acadien, ont traité de la dynamique Québec-Acadie. Aidan McQuillan, géographe canadien, et Padraig Ó Gormaille, littéraire irlandais, se sont aventurés sur le difficile territoire des relations historiques entre Québécois et immigrants irlandais. Jean Morisset, très lié au monde créole, a signé le texte sur les relations Québec-Haïti. Finalement, le travail de Petra Mertens a été retenu dans ces actes. Il s'agit d'une réflexion sur l'œuvre poétique d'Antonio D'Alfonso. Italo-Québécois de la deuxième génération, écrivain et éditeur maintenant installé à Toronto, D'Alfonso dévoile, à travers ses écrits, la quête identitaire de toute une génération de néo-Québécois appelés à naviguer entre langues et cultures, géographies, et sollicitations individuelles et collectives. Des gens qui, à leur façon, ont investi l'espace québécois contemporain et qui sont en voie de le transformer de l'intérieur.

Pierre Anctil, chercheur au ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec a donné le ton et il a dressé les grandes lignes du séminaire. Il s'appuie sur un long parcours intellectuel, passant par le Québec rural, la Franco-Américanie, la culture yiddish montréalaise, pour déboucher sur l'élaboration de politiques québécoises d'intégration d'immigrants en milieu scolaire. Il est l'auteur d'un article qui a joué un rôle déterminant dans l'élaboration même du projet de séminaire : « Un vécu de convergence : le Québec d'aujourd'hui face à ses origines » (Anctil, 1987), article qui fut d'abord une conférence présentée dans le cadre d'un colloque intitulé *L'amitié et le dialogue entre le Québec et l'Ontario*. Homme d'ouverture et de partage, Pierre Anctil propose une lecture enrichissante de l'expérience du peuple québécois en terre d'Amérique, lecture qui parle de « convergence culturelle, d'ouverture aux influences extérieures, d'accueil, de malléabilité, tout en conservant d'elle-même une certaine idée de sa pérennité ».

L'hypothèse générale qui a nourri cette réflexion collective suggère que la culture québécoise est une « culture de convergence ». Nous avons cherché, dès le départ, à enrichir la

proposition, à fournir quelques balises pour encadrer l'ensemble de la démarche.

Ces balises se situent sur trois plans. D'abord, le rappel d'une ouverture originelle au sein de la civilisation canadienne(-française), ouverture déjà inscrite dans la proposition de Champlain aux autochtones : « Vos filles épouseront nos fils et ils formeront un seul peuple. » Ce vœu du découvreur s'est vite réalisé puisqu'il y avait peu de femmes parmi les premiers colons. Rappelons ici que, contrairement à la vision que bien des générations de chercheurs et d'intellectuels ont proposée, les véritables assises continentales de la nouvelle colonie seront beaucoup moins axées sur l'agriculture laurentienne que sur le commerce des fourrures, les échanges avec les autochtones, et, bien sûr, « l'attrait de la sauvagerie ». Le métissage en terre nord-américaine est né avec la Nouvelle-France pour ensuite être dissimulé après la Conquête britannique. S'il sera, par la suite, largement abandonné avec la fin du commerce des fourrures, il se trouvera entièrement nié par le discours clérical et carrément oublié dans la foulée des revendications nationalistes modernes.

Dans un deuxième temps, on constate que cette tradition d'ouverture se manifeste surtout sur le plan individuel, avec la tradition d'accueil en milieu familial, les mariages entre gens d'ethnies différentes, et les grands flux migratoires qui caractérisent le destin de tous les peuples du Nouveau Monde. C'est ainsi que l'Amérique est faite de mille parcours individuels qui se croisent et s'entrecoupent, qui s'entraident et qui s'affilient. Mais s'il y a, chez les individus, une ouverture qui fait que derrière pratiquement toute famille québécoise et canadienne-française se cache un autochtone, un Irlandais, voire un Écossais ou un Allemand, pour ne nommer que ces peuples, il existe quand même une forte tradition de méfiance collective. Les tensions entre le clergé canadien-français et le clergé irlandais au sein de l'Église catholique, l'incapacité d'accueillir d'autres groupes religieux au sein du système scolaire catholique sont des réalités incontournables de l'histoire canadienne-française, tout comme le caractère exclusif de l'étiquette « Canadien français ».

En troisième lieu, on observe une volonté récente de passer d'une identité ethnique caractérisée par un réflexe de fermeture – celle justement de « Canadien français » – à une identité d'État promouvant à la fois un principe d'ouverture et les valeurs fondamentales d'accueil. Or, si être Québécois veut dire être lié à un territoire, partager une langue et le savoir qui est véhiculé par cette langue, c'est aussi lire le continent à partir de ce lieu qui, avec ses multiples flux migratoires, revêt tous les attributs d'un « lieu de convergence ».

Dans la mesure où les textes qui suivent abordent la question du dialogue des cultures de façons multiples et dans des contextes parfois fort différents, ils témoignent tous d'une seule et unique préoccupation : celle de l'art combien difficile d'élaborer et de construire des passerelles entre des peuples qui vivent sous surveillance, en liberté conditionnelle, et avec toute la fragilité, la méfiance et les dangers, mais aussi les espoirs et les petites joies qu'une telle condition implique. L'univers que ces auteurs décrivent en est un d'équivoque chronique et de tension perpétuelle : entre la solidarité recherchée et la solitude vécue. Il faut insister là-dessus : l'univers que ces auteurs dévoilent en est un de la main tendue et du « *horrible homelessness all French Canadians abroad in America have* » (Jack Kerouac à la journaliste franco-américaine Yvonne Le Maître, 1950) ; de cette terrible désappartenance qu'éprouvent tous les Canadiens français se retrouvant étrangers en Amérique. L'univers dont parlent ces auteurs en est donc un de questionnements et de fractionnements constants : « Existe-t-il la possibilité de dialogue entre l'Amérique française et l'Amérique créole ? » (Hérard Jadotte, *Le Devoir*, 27.06.87). L'interrogation était déjà lancée il y plus d'une décennie...

En abordant ces questions, les auteurs ont choisi volontairement de « chevaucher le fil du rasoir culturel », comme disait si bien Pdraig Ó Gormaille lors de son passage à Laval. Et ce faisant, comme l'a souligné Yvon Thériault, ils ont révélé avec éloquence le fait que « le Québec ne peut pas faire œuvre de civilisation s'il n'est pas capable de rayonner chez des populations proches ». Se peut-il alors que les clefs de ce rayonnement toujours possible soient dissimulées sous de grands pans trop souvent oubliés d'une histoire

et dans les replis trop souvent dissimulés d'une géographie d'envergure continentale marquée par des rencontres et des croisements culturels d'une richesse inouïe qu'on commence à peine à découvrir ?

E.W.



## **Bibliographie**

- Anctil, Pierre (1987), « Un vécu de convergence : le Québec d'aujourd'hui face à ses origines », dans Henri-Paul Cunningham et F. Temple Kingston, *L'amitié et le dialogue entre le Québec et l'Ontario/Friendship and Dialogue between Ontario and Quebec*, Windsor, Canterbury College, University of Windsor, p. 98-120.
- Jadotte, Hérard (1987), « Amérique française et Amérique créole : une rencontre impossible ? », *Le Devoir*, 27 juin.
- Kerouac, Jack (1950), Lettre adressée à la journaliste franco-américaine Yvonne Le Maître, Fond Wilfrid-Beaulieu, Boston Public Library, présentée par Michel Lapierre, « Une lettre inédite de Jack Kerouac », *Le FAROG Forum* mai-juin, 1984, p. 15.